



Clio. Femmes, Genre, Histoire

16 | 2002

L'Histoire des femmes en revues France-Europe

Des femmes en revues : un point de vue d'outre-atlantique

Leora Auslander



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/169>

DOI : 10.4000/clio.169

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2002

Pagination : 93-98

ISBN : 2-85816-641-2

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Leora Auslander, « Des femmes en revues : un point de vue d'outre-atlantique », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 16 | 2002, mis en ligne le 11 mars 2003, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/169> ; DOI : 10.4000/clio.169

Tous droits réservés

Des femmes en revues : un point de vue d'outre-atlantique

Leora AUSLANDER

En décembre 2000, le comité de rédaction de *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés* m'a donné la responsabilité fort agréable d'animer une table ronde des représentant/e/s de six revues européennes de l'histoire des femmes. Chaque revue, *Arenal* (Espagne), *Gender & History* (Royaume Uni), *L'Homme. Z.F.G.* (Autriche), *Sextant* (Belgique), *Memoria* (Italie), *Genesis* (Italie) – et *CLIO HFS* elle-même – a, naturellement, une histoire bien particulière. Elles ont été créées entre 1981 et 1995, et l'une d'entre elles (*Memoria*) n'existe plus. Certaines sont produites au sein d'un centre de recherche ou d'une université (*Arenal* et *Sextant*), d'autres ont des comités de rédaction nationaux (*CLIO HFS*, *Memoria*, *Genesis*, *Sextant*), et d'autres enfin traversent les frontières nationales (*Gender & History*, *L'Homme. Z.F.G.*). Aucune ne peut vivre seulement des abonnements et des ventes au numéro ; certaines sont subventionnées par les maisons d'édition (*Gender & History*), une par un legs (*Sextant*), une autre par l'État (*L'Homme. Z.F.G.*), et une est liée à une association d'historiennes (*Genesis*). En dépit de ces différences, en lisant et en écoutant les points de vue de ces sept revues, cinq thèmes ou questions communs me sont apparus :

- 1) la définition du public désiré (et réel) de chaque revue ;
- 2) le rapport avec le militantisme – si on se disait féministe ou non ;
- 3) le choix d'intervention à l'intérieur de la discipline de l'histoire ou celui de proposer des approches interdisciplinaires ;

- 4) la structure de gestion de la revue (domiciliée dans une université, un centre de recherche ou hors-institution) ; organisation hiérarchique avec rédactrice en chef ou collective (ou mixte) ;
- 5) le rôle actuel des revues de l'histoire des femmes.

Le public

Les rapports donnent l'impression que les revues européennes de l'histoire des femmes servent surtout à diffuser la recherche dans le milieu spécialisé de l'histoire des femmes. Elles rendent possible la transmission rapide et efficace des recherches récentes et facilitent l'approfondissement du savoir. Et, comme presque toutes les revues ont une politique de publication des jeunes chercheur/se/s, il est aussi probable qu'elles encouragent la recherche dans leur domaine. D'après leurs animateurs/trices, ces revues ont un impact bien moindre à la fois sur les historien/ne/s qui ne se définissent pas comme travaillant sur les femmes ou les questions de genre, et sur le grand public. Le manque de lecteur/trice/s hors de l'université n'est, sans doute, pas étonnant car commun avec la plupart des revues qui ne sont pas des véhicules de vulgarisation. Aussi, même si certaines revues voulaient, au moins au départ, avoir un public mixte, l'enjeu perçu comme le plus urgent était la légitimation de l'histoire des femmes dans le milieu historien. Cette tâche exigeait la publication de travaux qui s'adressaient surtout aux grandes questions actuelles des historiens, qui ne sont pas nécessairement les thèmes les plus urgents pour le grand public.

La difficulté d'attirer un public d'historien/ne/s est peut-être plus surprenante et décevante pour les comités de rédaction. Par exemple, Jean Puissant, parlant pour la revue belge *Sextant* et Angela Groppi pour la revue italienne *Memoria*, ont rapporté que leurs revues restent relativement marginales tout comme l'histoire des femmes en général. Il faut dire, aussi, que le public de ces revues n'est peut-être pas aussi minime que les représentant/e/s le craignent. Même si les abonné/e/s sont surtout des spécialistes, il est tout à fait possible que d'autres historien/ne/s aient recours à ces revues pour des articles individuels sur leur sujet de recherche. Il serait intéressant de faire un sondage du nombre de fois où

les revues sont citées pour en savoir plus.

Presque toutes les revues aimeraient avoir un public international et deux d'entre elles, *Gender & History* et *L'Homme. Z.F.G.*, ont des comités de rédaction internationaux. En même temps, les problèmes de frais de traduction, les défaillances linguistiques des lecteur/trice/s potentiel/le/s et les difficultés de diffusion à l'étranger limitent la participation des auteurs, des lecteur/trice/s comme celles des étranger/ère/s.

Toutes les revues aimeraient élargir leur public en général, et, surtout, augmenter le nombre des abonnements. Outre satisfaire le désir d'être plus lu, un taux d'abonnement plus fort éviterait des conflits avec les maisons d'édition. Cet accroissement paraît désormais difficile en période de crise, alors que les bibliothèques et les particuliers essaient de réduire leurs dépenses.

Finalement, seulement une des ces revues – *Memoria* – a fait le choix d'essayer de s'adresser en même temps au public universitaire et militant. C'est un point de vue lié au choix de s'investir dans l'avancement du savoir au lieu de sa vulgarisation, mais aussi un choix lié aux désirs de légitimisation d'un champ de recherche né du militantisme.

Les revues de l'histoire des femmes sont-elles des revues féministes ?

La question de relation entre le féminisme et l'histoire des femmes est inévitablement compliquée. Seule une de ces revues – *L'Homme. Z.F.G.* – se dit féministe dans son titre (en fait, sous-titre). Ce choix les différencie de beaucoup de revues de *Women's Studies* ou d'histoire dans le monde anglo-saxon – *Feminist Studies*, *Feminist Review*, *History Workshop: A Journal of Socialist and Feminist Historians*. La position éditoriale des sept revues est qu'il n'y a pas de parti pris politique. La question du lien entre recherche et militantisme n'a pas été à l'ordre du jour du 8 décembre 2000, mais je crois que, si l'on avait abordé la question, il y aurait eu un consensus sur le fait qu'il ne faut pas trop mêler les deux, que l'histoire faite pour servir un but politique est de la mauvaise histoire. Mais un certain nombre des fondatrices de toutes ces revues ont un passé ou un présent militant et le fait que la renaissance d'intérêt pour l'histoire des femmes dans les années 1970 était liée au mouvement féministe est indé-

niable. De plus, le désir de reconnaissance de l'histoire des femmes par la discipline n'est pas né d'un carriérisme ni d'une simple conviction de l'importance intellectuelle de ce courant de l'histoire. L'engagement dans l'histoire des femmes trouve ses origines en partie dans l'idée que sans une meilleure compréhension des relations entre les hommes et les femmes et de la structuration de genre dans le passé, on aura du mal à créer un monde plus égalitaire. En regardant le contenu de ces revues et leurs pratiques, on pourrait dire qu'elles sont féministes – dans un sens large du terme et sans le moindre sectarisme – sans le dire. Il serait intéressant et utile de repenser la question du militantisme et de la recherche dans le cadre d'une rencontre entre chercheur/e/s féministes.

Revues d'une discipline ou revues interdisciplinaires ?

La prise de position sur cette question a été un peu plus variée que sur la question du militantisme, même si le champ d'intervention dominant de ces revues est l'histoire (la seule exception est la revue belge *Sextant*, qui est vraiment pluridisciplinaire). Françoise Thébaud, parlant pour *CLIO HSF*, a été même très explicite en affirmant que la revue est une revue d'histoire des femmes et non de *women's studies*. En fait, l'enjeu de faire une place plus grande pour l'histoire des femmes dans l'histoire « tout court » a peut-être encouragé une rhétorique plus disciplinaire que ne l'est la pratique de ces revues. La recherche en histoire des femmes, pratiquement depuis ses débuts, a été fondée sur des lectures dans des disciplines autres que l'histoire. Même si les articles et les livres en histoire des femmes suivent les règles de la discipline en ce qui concerne le dépouillement des sources, le système de citations et d'argumentation, les chercheur/se/s puisent, pour la recherche sur les femmes et le genre, dans la psychologie, la sociologie, la philosophie, l'anthropologie, l'ethnologie et la psychanalyse pour enrichir leurs analyses. On ne peut pas être seulement historien/ne si on veut faire avancer l'histoire des femmes, mais il faut aussi être historien/ne. Donc toutes ces revues, qui se présentent strictement comme des revues d'histoire, sont plus que cela, mais il faut souligner cependant qu'elles se distinguent clairement, dans la méthodologie, des articles des revues de *women's studies*.

Structure de gestion

La structure de gestion de la plupart de ces revues démontre les passés militants d'un certain nombre de leurs fondatrices. La majorité des revues ont des comités de rédaction qui ressemblent aux collectifs féministes d'autrefois. Il y a des avantages et des désavantages à cet héritage. Presque toutes les revues ont un manque criant de secrétariat, de personnel, de locaux et de temps disponible. Il y a un problème énorme d'épuisement et de surmenage (et parfois des retards dans la publication). Le soutien institutionnel est, en général, trop faible ; même les revues les mieux dotées ont au plus un petit bureau et la moitié d'une secrétaire. Et aucune des revues n'a réussi à avoir un comité scientifique autre qu'honorifique. Mais ces revues tirent leur force de leurs liens avec le militantisme féministe ; les comités de rédaction sont aussi, souvent, des lieux de rencontres sympathiques et chaleureux, les réunions apportant à leurs membres un contexte intellectuel et amical, apport d'autant plus important que sont grandes les difficultés matérielles. Compte tenu de la situation économique et politique dans laquelle un accroissement du soutien aux revues féministes est difficilement envisageable, la solution, s'il en est une, est peut-être, pour chaque revue, de faire tourner le fardeau des responsabilités.

L'avenir des revues de l'histoire des femmes

Avons-nous toujours et aurons-nous toujours besoin de revues spécialisées dans l'histoire des femmes ou devrions-nous imaginer l'incorporation de la thématique dans les revues d'histoire tout court ? La légitimation de l'histoire des femmes dans le monde académique est l'un des enjeux fondamentaux pour presque toutes ces revues : de ce point de vue, le bilan est mixte. Dans la mesure où les revues généralistes (ou spécialisées par période, région, pays ou méthodologie) publient beaucoup plus d'articles sur l'histoire des femmes qu'elles ne le faisaient auparavant, le besoin est peut-être réduit. Mais, dans la mesure où l'histoire des femmes a toujours du mal, comme spécialisation, à prendre place dans les universités européennes (pas ou peu de postes et de bourses de recherches), le besoin reste aigu. Le refus de l'histoire des femmes comme domaine de

recherche, avec ses savoirs et ses méthodologies (sinon son épistémologie) propres, soulignent l'importance des revues dans la survie de la recherche historique sur les femmes. Cette importance se trouve non seulement dans l'objet final – les numéros des revues – mais aussi, et peut-être autant, dans le travail de création de ces objets. Les comités de rédaction, les comités scientifiques, les alliances entre deux ou trois personnes pour faire un numéro d'une revue, les journées comme celle du 8 décembre 2000 quand nous avons fêté les cinq ans de *CLIO HSF* et débattu du rôle des revues en histoire des femmes, sont des lieux et des moments de rencontre fondamentaux pour les participant/e/s. Au cours des discussions sur les thématiques à poursuivre, sur l'élargissement du public, sur la méthodologie de tel ou tel article, les chercheur/se/s qui produisent l'histoire des femmes ont l'occasion d'approfondir et d'élargir leur réflexion et l'histoire des femmes en sort enrichie.

L'avancement du savoir dans l'histoire des femmes, comme dans d'autres domaines du savoir, dépend de la spécialisation des chercheur/se/s et des contextes spécialisés comme les centres de recherche, les revues et les colloques. Les historien/ne/s qui, maintenant, rendent leurs œuvres plus compréhensives et plus justes en utilisant le concept de genre, ne se rendent peut-être pas tout à fait compte que cet enrichissement de leur appareil de travail n'aurait pas été possible sans les vingt ans de travail des chercheur/se/s qui se définissaient comme historien/ne/s des femmes.

J'espère que le refus de la création de postes en histoire des femmes ne vient pas de l'idée que cette spécialisation est dépassée parce que « tout le monde prend le genre en compte ». L'ironie de cette situation serait intolérable ; les historien/ne/s des femmes auraient alors convaincu la corporation historique de l'importance de leur recherche pour la voir appropriée et, à long terme, tuée par l'acceptation.